

le calmer. Selon son habitude, il s'offrit modestement en exemple; il avait souffert autrefois; il s'était consolé en se livrant à l'étude, en se faisant une vie régulière, bien ordonnée, et il y avait trouvé tous les adoucissements possibles à son chagrin. Il fallait que Lovel s'adonnât au culte des muses, et le calme et la tranquillité, sinon la joie, rentreraient dans son âme.

Lovel le remercia.

« Je ne m'étonne pas, Monsieur, que la douleur n'ait pas triomphé de vous, vous étiez armé pour la dominer : vous jouissiez d'une honnête fortune; votre situation vous fait des loisirs assurés; vos relations suffisent à vous distraire; votre intérieur est parfaitement réglé et conduit par une femme attentive et dévouée...

— Oui, oui, cela est juste, et, sur ce dernier point, je suis arrivé à établir une discipline qu'on ne rencontre pas autre part. J'ai réussi à rendre ces dames civiles et traitables; ce n'a point été sans peine. Elles ne troublent pas mes études; elles me laissent la douceur tranquille d'un somme après diner...; malgré tout cela, il me manque quelqu'un avec qui je puisse causer. Ah! je serais heureux si je pouvais échanger des idées...

— N'avez-vous pas votre neveu, le capitaine Mac-Intyre? On le dit intelligent; son esprit, croit-on, est vif, entreprenant. .

— Un bravache! une sorte de héros rêvant de sa généalogie montagnarde, des prouesses de ses pères et des exploits à ajouter à cette série déjà interminable! Il a failli, lors de son dernier voyage, se battre avec le chirurgien de la ville. Il casse mes chaises, démolit mes tables; mes antiquités tremblent rien qu'à le voir. Oh! Lovel, il me faudrait un jeune homme doux, modeste, tranquille et savant comme vous. Vous m'avez dit que vous n'aviez pas l'intention de